

# JOE R. LANSDALE

## DIABLE ROUGE



DENOËL  
Sueurs Fr<sup>o</sup>ides

Extrait de la publication



Diabie rouge

DU MÊME AUTEUR

Série Hap Collins & Leonard Pine

- L'Arbre à bouteilles*, Série noire, 2000, Folio policier n° 352.  
*Le Mambo des deux ours*, Série noire, 2000, Folio policier n° 548.  
*Bad Chili*, Série noire, 2002, Folio policier n° 364.  
*Tape-cul*, Série noire, 2004, Folio policier n° 560.  
*Tsunami mexicain*, Série noire, 2007.  
*Vanilla Ride*, Outside, 2010, Folio policier n° 660.

Thrillers

- Juillet de sang*, Fleuve noir, 1996, Folio policier n° 473.  
*Un froid d'enfer*, Murder Inc., 2001, Folio policier n° 493.  
*Les Marécages*, Murder Inc., 2002, Folio policier n° 407.  
*Sur la ligne noire*, Rocher/Thriller, 2006, Folio policier n° 507.  
*Du sang dans la sciure*, Rocher/Thriller, 2008, Folio policier n° 572.  
*Vierge de cuir*, Rocher/Thriller, 2009, Folio policier n° 610.

JOE R. LANSDALE

*Diable rouge*

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Bernard Blanc*

**DENOËL**  
**Sueurs Froïdes**

Conseiller d'édition  
Frédéric Brument

Titre original :

*Devil Red*

Published in agreement with the author,  
c/o Baror International, Inc., Armonk, New York, USA

Tous droits réservés

© Joe R. Lansdale, 2011

*Et pour la traduction française :*

© Éditions Denoël, 2013

*Celui-ci est pour Karen*





« On est ce qu'on fait. »

Vieux proverbe

« Si je pariais sur l'humanité, j'encaisserais  
jamais le moindre ticket gagnant. »

Charles BUKOWSKI



On était dans la voiture de Leonard garée le long du trottoir, près d'un lampadaire vandalisé. On surveillait un bâtiment situé un peu plus loin. C'était une maison sombre, dans une rue sombre, à côté d'une autre maison sombre ; plus loin, des herbes folles brûlées par le soleil de l'été envahissaient un terrain de base-ball à l'abandon ; elles étaient mortes depuis deux bons mois, mais elles tenaient encore le coup avec leurs grandes tiges qui se penchaient comme des pointes recourbées de cimenterre. Une petite bise d'automne faisait danser quelques feuilles mortes. On avait baissé les vitres de la bagnole et l'air était frais et apaisant. Au-delà du terrain de base-ball, tout était obscur aussi.

Le quartier n'était pas vraiment un lieu idéal pour flâner. S'il vous prenait l'envie de vous y balader, il y avait des chances qu'on vous retrouve le lendemain matin dans un fossé, la gorge tranchée, les poches retournées et le cul dégoulinant de sperme, voire un instrument tranchant planté dedans. C'était le genre d'endroit où même les souris appartenaient à des gangs.

Et pourtant, on était là. Victimes expiatoires du destin.

— Je me fais l'impression d'être un gros bras payé pour casser des guibolles, grommelai-je.

— C'est exactement ça, dit Leonard.

— C'est vraiment crado, comme situation.

— Ce salopard a passé une vieille à tabac, Hap. Il lui a piqué son fric. C'est tellement crado qu'on pourrait lui refiler la médaille de la craditude.

— La médaille de la craditude? répétais-je.

— C'est une expression, mon garçon.

— Ah bon?

— D'accord. Je viens juste de l'inventer.

— J'en étais sûr.

— Le truc, ajouta Leonard, c'est que les flics n'ont pas remué le petit doigt.

— Ils ont emmené le type au commissariat pour l'interroger.

— Tra-la-la-la-lère..., chantonna Leonard. C'était la parole de Mme Johnson contre la sienne, et maintenant il est libre et il pionce dans cette maison, avec son pote. Et ces deux trouduc ont toujours le fric de la vieille.

— Le pote en question ne l'a pas frappée, lui.

— Ouais... Alors il ferait mieux de ne pas traîner avec des connards.

— Je traîne bien avec toi...

— Sauf que moi je suis quelqu'un de charmant, rappela Leonard en faisant craquer ses articulations. T'es prêt?

— J'sais pas, mec, dis-je.

— Qu'est-ce qu'y a à savoir? On a accepté ce job.

— Ben, pour commencer, y a la question du fric. Vingt-cinq dollars, à se partager. Vraiment? C'est tout ce qu'on va toucher?

— Depuis quand tu te soucies des questions d'argent ?

— Depuis qu'on ne gagne que douze dollars cinquante par personne.

— Ça nous remboursera ces battes de base-ball de merde, grogna Leonard.

— Ouais, c'est toujours ça de pris. On pourrait même se retrouver avec un bénéfice de vingt-cinq ou cinquante cents quand tout sera terminé.

— Dans ce cas, de quoi tu te plains ? On s'en sort plutôt bien.

— On risque de finir en taule. C'est de ça que je me plains, tu vois. On peut très bien tous se retrouver — toi, moi, Marvin et Mme Johnson — assis sur un bat-flanc dans une cellule, à tricoter des pulls avec « GROS NAZE » écrit sur le devant.

Leonard soupira, se cala dans son siège et adopta le ton du paternel expliquant à son gosse que ses mauvaises notes au lycée ne le mèneront pas loin dans la vie.

— Ce petit trou du cul n'ira pas cafter. Il a sa réputation de gros dur à défendre. Tu crois vraiment qu'il claironnera sur tous les toits qu'il s'est fait surprendre et tabasser par un petit Blanc fatigué et un magnifique pédé noir, armés de battes de base-ball ?

— *Sa réputation* ? Il a bousculé une mamie ! Ça lui fait quoi comme réputation ?

— Il ne se vantera sans doute pas de cet épisode-là. Il se contente de jouer au grand méchant gangster, des trucs comme ça... Dans sa p'tite tête, il se prend pour un dur. Nous, on est juste là pour récupérer l'argent de Mme Johnson.

— On va passer quelqu'un à tabac pour quatre-vingt-huit dollars ?

— Sans oublier la monnaie.

— Ah, ouais, pas question d'oublier ça, en effet, Leonard. Quarante-cinq cents de plus.

— Quarante-six. Quand on a une retraite minus, ce sont des choses qui comptent. Et puis quoi, rappelle-toi qu'on se fait vingt-cinq dollars pour ce boulot et que Marvin touchera sa part aussi.

— Tu sais très bien qu'on n'acceptera pas de se faire payer et lui non plus. Ce truc n'est pas un vrai job, c'est juste un service. Marvin le rend à la vieille et nous on le rend à Marvin.

— Ouais, mais on peut faire semblant, répliqua Leonard. C'est marrant. Tu n'as jamais joué à faire semblant ?

Je lui lançai un regard noir et grommelai :

— Pendant qu'on s'amuse, peut-être que les deux connards, dans cette maison, sont sérieux, eux. Et puis j'en ai marre de cogner sur des gens et de me faire taper dessus.

— D'accord. C'est moi qui les fracasse. Toi, tu ne démolis rien. Ni les mecs ni les meubles. On leur explique simplement qu'on n'aime pas ce qu'ils ont fait et moi je me charge de cogner les parties charnues du gros con qui s'en est pris à la vieille.

— Tu dis ça, mais tu ne le penses pas, hein ? Tu risques de casser quelque chose...

Après un long silence, Leonard répondit :

— Il lui a cassé une main, alors je me suis dit qu'il fallait peut-être que je lui en casse une aussi. Mais toi, tu n'auras pas à faire le con, mon frère. Tu te contenteras d'être là et de surveiller son copain. Le balèze, M. Chunk\*. J'ai pas envie qu'il me saute sur le râble.

\* Gros Morceau. (Toutes les notes sont du traducteur.)

— Il paraît que ce pote-là est carrément une armoire à glace, dis-je.

— Ça te mettrait de meilleure humeur si c'était toi qui écrasais la main du petit con pendant que moi je surveille Gros Lard?

— Non.

— Putain, mec. Je te laisse le choix. Qu'est-ce que tu décides?

Je soupirai.

— C'est toi qui cognes, dis-je.

— Alors, on y va?

— Ouais. Mais quand on sera en cabane au pénitencier de Huntsville, tu te souviendras que je n'aimais pas ce plan.

— J'en ai pris bonne note, dit Leonard. Je te refilerai même ma ration de pain à la cantine de la prison.

— Comment il s'appelle, ce gars-là, déjà?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre?

— J'aime bien connaître le nom des gens auxquels je m'attaque.

— C'est Thomas Traney qui a piqué l'argent. Le balèze s'appelle Chunk, c'est tout ce que je sais. Je te l'ai déjà dit.

— Ouais, mais j'avais pas bien écouté. J'pensais pas qu'on allait vraiment faire ça. Après, on va se retrouver à taper sur les doigts des gamins de maternelle pour savoir qui a volé les sous de la cantine. Ou alors, c'est nous qui leur piquerons le fric de la cantine, vu qu'on est des gros durs, et tout et tout.

— T'as fini de pleurnicher? ricana Leonard en enfilant des gants avant de m'en tendre une paire identique.

Je fis oui de la tête, je mis les gants, je me penchai entre les sièges pour récupérer les deux battes et j'en passai une à Leonard.

On sortit de la voiture, on traversa le jardin, on franchit la pelouse desséchée et puis on monta sur la véranda à l'arrière de la maison. Je regardai derrière moi, vers l'obscurité du terrain de base-ball, juste pour le cas où quelqu'un nous aurait surveillés.

*Nada.*

Leonard colla son oreille contre la porte et annonça :

— C'est aussi calme que le cerveau d'un politicard.

— On ferait mieux de laisser les choses en l'état.

Leonard testa doucement le battant de la main.

— On a là un truc merdique et peu résistant, annonça-t-il.

Je ne répondis pas, ce coup-ci. Je savais que c'était trop tard. On y était en plein.

Leonard se recula et balança un coup de pied magistral. La serrure lâcha avec un grand bruit de bois éclaté. La porte s'ouvrit à la volée et vint percuter le mur. On était dans la place.

On traversa rapidement l'entrée. Il y avait une pièce, à gauche. J'y jetai un coup d'œil. Rien là-dedans, à part des tas d'ordures. Je secouai la tête à l'intention de Leonard. L'endroit puait le tabac froid.



Leonard s'élança dans le couloir, devant moi. Putain, ce gars-là avait une mission ! J'allongeai le pas pour le suivre. Il ouvrit une porte sur sa droite et il entra tandis que je surveillais ses arrières. Une femme était allongée sur un matelas à même le sol. Une fenêtre laissait passer un peu de la clarté de la lune. Je me rendis seulement compte qu'elle avait la peau sombre, les yeux écarquillés et qu'elle était nue jusqu'au nombril ; un drap cachait le bas de son corps. À son regard tourné vers la gauche, je compris qu'elle observait quelqu'un dans ce coin-là de la chambre et je criai :

— Gaffe !

Leonard pivota sur lui-même et un coup de feu éclaira la scène un bref instant. J'entendis une balle siffler à travers la pièce avant d'aller se fiche dans le mur en face. Je vis Leonard bondir et traverser les lieux comme une flèche en plein vol. Sa batte de base-ball fendit l'air. Un revolver cracha de nouveau dans l'obscurité et je me précipitai à l'intérieur, moi aussi, même si c'était la dernière chose dont j'avais envie.

Leonard avait coincé quelqu'un par terre. Il frappa avec sa batte. Le type hurla. Je sentis quelque chose derrière moi. Je me retournai juste à temps pour voir un géant noir en caleçon boucher l'embrasure de la porte et entrer dans la piaule, un coupe-coupe à la main. Son visage, éclairé par la lune, arborait une expression qui n'avait rien de la bonne humeur.

Au moment où il brandissait son arme, je lui décochai un coup de batte qui le toucha au menton. Il poussa une espèce d'abolement et trébucha. Je le frappai à nouveau — dans les côtes, cette fois. Il grogna et laissa tomber son coupe-coupe. Du pied, je l'envoyai valser dans l'ombre.

La batte de Leonard frappa encore et mon pote ricana :

— T'aimes bien ça ?

J'avais mes propres problèmes. Quand le géant tenta de se remettre debout, j'écrasai mon arme sur son dos immense. Il grogna de nouveau, mais il se releva quand même. Alors, je lui balançai un grand coup sur une rotule. Il s'effondra en gueulant et roula sur le sol en se tenant le genou. Son ombre tournait et rampait le long du mur en même temps que lui.

Leonard demanda à son adversaire :

— T'as du fric ?

Le pauvre mec, par terre — je pensais qu'il s'agissait du fameux Thomas —, était en caleçon. Question défilé de mode, j'estimai que les motifs de son slip et ceux de son copain, Chunk, n'allaient pas ensemble. Il demanda :

— T'es en train de me voler, là ?

— Naan, déclara Leonard. Je suis juste venu récupérer un truc que t'as pris et qui t'appartient pas. Où il est, ton portefeuille ? Et il vaudrait mieux pour toi qu'il y ait de l'argent dedans.

Thomas avait levé une main pour tenter de se protéger de la batte. Pour le reste, il était étendu de tout son long, la tête légèrement redressée.

— Mon pantalon est par terre, à côté du lit, dit-il. Le portefeuille est dans la poche arrière.

— Je m'en occupe, intervins-je.

J'allai jusqu'au lit et trouvai son futaal. J'en sortis le portefeuille et m'approchai de la fenêtre pour y voir un peu mieux, à la lueur de la lune, tout en gardant aussi un œil sur mon malabar qui continuait à geindre et à se balancer en se tenant le genou. J'avais dû lui exploser la rotule. C'est vrai que je lui avais foutu un putain de coup de batte.

— Il doit y avoir trois cents dollars, annonçai-je.

— Prends un billet de cent, dit Leonard, debout au-dessus

de sa victime, la batte levée. Ça couvrira sa dette, avec un petit bonus pour la peine qu'on s'est donnée et le fait qu'il nous ait tiré dessus. Et un extra pour l'achat des battes de base-ball.

Je récupérai un billet de cent, puis je balançai le portefeuille par terre. Je jetai un regard à la fille. Elle était plutôt jolie — du moins, elle l'aurait été avec une dizaine de kilos en plus. On devinait que son dernier repas était sorti d'une seringue et n'avait aucun goût. J'aurais bien voulu la sauver, évidemment. Je souhaitais sauver le monde entier. J'aurais aimé être ailleurs aussi et être quelqu'un d'autre et j'aurais préféré ne pas m'être planté en maths quand j'étais au lycée.

J'agitai le fric.

— Je l'ai, dis-je.

— Parfait, grogna Leonard.

— T'es cinglé, mec, dit Thomas. Je te retrouverai, et alors...

— Ça, ça m'étonnerait, rigola Leonard. T'es qu'un pauvre trouillard.

Je vis le gars tourner la tête et lancer un coup d'œil à son revolver. Il était resté là où Leonard l'avait envoyé valser quand il avait désarmé ce con. Disons deux mètres.

— Super, vas-y mon pote! J'adorerais faire un beau smash avec ta tronche, dit Leonard en tapotant l'épaule de Thomas de l'extrémité de sa batte.

Je vis, à la manière dont les épaules de Thomas s'affaissaient, que son espoir d'attraper son pétard s'était envolé, tout comme ses rêves de jeunesse. Il était coincé et il le savait.

— Permits-moi, avant de te quitter, de te donner deux conseils: l'un verbal et l'autre démonstratif, ajouta Leonard. Primo, arrête d'attaquer les vieilles dames. Deuzio...

Et là, il écrasa violemment sa batte sur la main de Thomas. Le hurlement du mec remonta le long de ma colonne vertébrale avant d'aller se planquer en haut de mon crâne où il coula un bronze.

— ... Ça, c'était le conseil démonstratif. Pour t'apprendre que si tu déconnes encore avec une mémé et que tu lui fais du mal, ça te fera encore plus mal à toi... Et si tu retournes chez la dame et si tu la touches encore, tu te retrouveras avec cette batte enfoncée dans le cul. Et tes lèvres mortes suceront la bite tout aussi morte de ton copain Chunk.

Thomas se tenait la main. À la clarté de la lune, elle me parut pour le moins aplatie. Allongé par terre, il respirait rapidement. On aurait dit le souffle d'une souris agonisante qui suintait de sa bouche.

Leonard se pencha sur lui et ajouta :

— Permets-moi d'être encore plus clair. Si tu viens me faire chier ou bien si tu envoies quelqu'un pour me faire chier, moi ou mon frangin ici présent, à condition que tu saches qui on est, je tuerai ce quelqu'un et ensuite je te flinguerai toi, même si je ne suis pas certain que c'est toi qui l'as envoyé. Ensuite, quand tu seras mort, je te flinguerai une deuxième fois. Voilà à quel point je vais te massacrer. T'as pigé, connard ?

Thomas, bouche ouverte, serrait sa main écrasée. On aurait dit qu'il voulait parler, mais rien ne sortait.

— Pigé ? répéta Leonard.

— Pigé, souffla enfin Thomas.

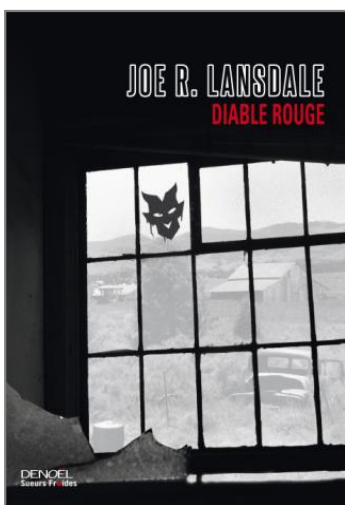
— C'est bien ! fit Leonard.

Il alla ramasser le pistolet et le passa dans sa ceinture, puis il considéra Thomas de nouveau.

— Et ne crois pas que je suis en train de pousser la chansonnette avec mon trou du cul. Je suis sérieux à mort.

COLLECTION « SUEURS FROIDES »

Sandrine Collette, *Des nœuds d'acier*  
Matthew F. Jones, *Une semaine en enfer*



# Diable rouge

## Joe R. Lansdale

Cette édition électronique du livre  
*Diable rouge* de Joe R. Lansdale  
a été réalisée le 04 septembre 2013  
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782207114957 - Numéro d'édition : 255370).

Code Sodis : N54758 - ISBN : 9782207115626  
Numéro d'édition : 249725.